



Romantisme et Revolution

Author(s): Roger Picard

Source: *The French Review*, Vol. 17, No. 2 (Dec., 1943), pp. 67-73

Published by: [American Association of Teachers of French](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/380551>

Accessed: 01/10/2011 12:51

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



American Association of Teachers of French is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *The French Review*.

<http://www.jstor.org>

THE FRENCH REVIEW

VOL. XVII

DECEMBER, 1943

NO. 2

ROMANTISME ET REVOLUTION¹

Le romantisme est-il la cause des révolutions.—Affinité entre romantisme et socialisme sentimental.—Les romantiques, admirateurs de 1789.—La jeunesse romantique des écoles sur les barricades.—Le décor des révolutions.—Le bilan révolutionnaire du romantisme.

Je suis tombé par terre
C'est la faute à Voltaire
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à Rousseau
—*Chanson de Gavroche.*

ROGER PICARD

Professeur à l'Université de Paris

Le reproche majeur que la critique contemporaine a fait aux romantiques, c'est d'avoir été la source de toutes les idées révolutionnaires ou d'avoir nourri ou renforcé toutes celles que le XVIII^e siècle avait léguées. Cette thèse, qui connut une vogue réelle autour de 1900, était, en général, celle des adversaires de la démocratie. Quand Paul Bourget déclarait, dans son discours de réception à l'Académie, qu'il fallait défaire méthodiquement l'oeuvre politique de la Révolution, Maurras,—le futur collaborateur des bourreaux de sa patrie,—ajoutait: "Toute l'oeuvre morale du romantisme est à défaire non moins méthodiquement. C'a été une maladie de l'esprit français. Guérissons-nous du romantisme."

Pierre Lasserre—qui, depuis, vint à résipiscence—, dans sa mémorable thèse, raisonnait ainsi: Tout le romantisme procède de Jean-Jacques Rousseau; or, Jean-Jacques est le père de la Révolution, donc romantisme et révolution sont liés. Enfin, le baron Seillière, dont tous les livres tournent autour de sa conception du romantisme, ne manque point, parmi tous les maux dont il le rend responsable, de lui imputer son prétendu esprit révolutionnaire.

L'opinion inverse n'est pas soutenue moins vigoureusement. Dans la copieuse littérature que la polémique romantique a suscitée depuis la thèse de Lasserre, on trouverait de quoi exonérer les romantiques du grief

¹ Les pages suivantes forment un chapitre du livre intitulé "*Le Romantisme Social*," qui doit paraître bientôt, chez Brentano's.

des anti-révolutionnaires. "Seule, une exégèse mal informée assimile le romantisme à la révolution, alors qu'il est à peu près son contraire," déclare F. Baldensperger, dans la conclusion du livre (si riche de faits et d'aperçus pénétrants sur les débuts du romantisme) qu'il a consacré au *Mouvement des idées dans l'émigration française* (1924). On se rappellera que Taine a vigoureusement soutenu la thèse que toute la Révolution de 1789 était le produit de l'esprit classique, critique et rationaliste du XVIII^e siècle et il n'a pas eu de peine à démontrer qu'en effet, les hommes de la Révolution étaient tout pénétrés des souvenirs et sentiments de l'Antiquité classique.

A la vérité, ces démonstrations procèdent plutôt d'opinions préconçues chez un Maurras ou un Taine—que de constatations de fait complètes et objectives. Le syllogisme de Pierre Lasserre est faux dans ses prémisses, car il n'est pas exact que tout le romantisme procède de Jean-Jacques, ni que celui-ci soit le père de la Révolution. Quant à la démonstration de Taine, elle ne fait qu'illustrer la méthode du célèbre historien, construisant et prouvant avec des faits objectifs, mais soigneusement triés, les systèmes que son cerveau, admirablement constructif, ne cessait de bâtir.

Les révolutions, en réalité, ne peuvent s'expliquer par de simples mouvements d'idées, fussent-ils aussi vastes, aussi riches, aussi puissants que le romantisme. Sans doute, on ne saurait nier l'action des penseurs sociaux, celle des écrivains qui savent prêter aux idées la force persuasive du sentiment et le charme dont leurs fictions les entourent. Un grand nombre de personnes acquièrent leurs opinions ou leurs convictions sociales par l'intermédiaire de la littérature. Mais des mouvements politiques de l'ampleur de nos révolutions françaises ne se peuvent s'expliquer que si l'on se réfère à des causes politiques, économiques, morales, sans parler de la toute-puissante influence des circonstances immédiatement antérieures à l'événement révolutionnaire.

La recherche des causes, en histoire, est la tâche la plus complexe et la plus difficile qui soit. Ce n'est qu'un jeu de l'esprit de vouloir expliquer la Révolution de 1789 par Voltaire et Rousseau ou celles de 1830 et 1848 par les drames romantiques et la propagande socialiste, sans tenir compte des poussées économiques, des mouvements politiques et aussi des mal-adresses,—qui, à cent ou cent cinquante ans de distance, prennent un relief extraordinaire,—commises par les gouvernements à la veille des catastrophes où ils disparaissent.

Cela dit, reconnaissons qu'il ne manque pas de rapports entre le mouvement révolutionnaire et le mouvement romantique et l'on pourrait écrire une longue étude à ce sujet. Mais il faut se contenter ici d'une simple esquisse.

On observera tout d'abord qu'il existe, entre l'esprit romantique et l'esprit révolutionnaire,—celui dont tous les socialistes du XIXe siècle se réclamaient,—des affinités certaines. Le socialisme, beaucoup plus qu'une doctrine distincte,—car il y en a bien des variétés,—est un état d'âme, une disposition sentimentale. La force du sentiment dispense de la précision des pensées, ce qui conduit à faire appel à l'imagination pour la construction des systèmes.

Nous avons là une première ressemblance entre l'art romantique et la manière révolutionnaire, tous deux relevant, au premier chef, de l'imagination, ce qui n'empêche pas plus les penseurs sociaux révolutionnaires de construire leurs doctrines avec logique que les poètes romantiques de faire des métaphores qui se suivent.

D'autre part, l'esprit socialiste et révolutionnaire prête à l'éloquence. L'amour du peuple, la pitié pour les faibles, la défense des opprimés, aussi bien que la critique des vices de la société, les rêves de justice et la préfiguration prophétique d'un avenir heureux sont des thèmes propres à stimuler la sensibilité de ceux qui les développent et à faire impression sur celle des auditeurs ou des lecteurs. Qu'il s'agisse de la partie critique ou de la partie constructive de leurs systèmes, les doctrinaires socialistes sont obligés d'être imagés et frappants, car ils visent à soulever les passions, à exalter soit la colère et l'indignation, soit l'espérance et la charité. Cela explique que les romantiques aient été séduits par les thèmes révolutionnaires si favorables à la mise en jeu de leurs facultés dominantes et que les révolutionnaires, de leur côté, aient eu recours aux formes et aux méthodes du romantisme, si bien faites pour fortifier leur action.

De 1830 à 1848, le socialisme français, qui triomphe alors dans le monde entier, bien loin de se montrer matérialiste comme le sera le marxisme allemand, est idéaliste et sentimental, comme la poésie de son temps. Il est fraternitaire, plus qu'égalitaire, invoque le devoir plus encore qu'il n'allègue le droit; il préconise l'union et non pas la lutte des classes, parce qu'il conçoit une transformation totale de la société et que c'est l'humanité tout entière qu'il veut conduire au bonheur. Il unit la réforme morale et même religieuse aux solutions économiques et sociales qu'il préconise; le sort de la femme, de l'enfant, de la famille, l'éducation, la justice, en un mot, les questions spirituelles le préoccupent à l'égal des améliorations matérielles. Par là, il s'unit étroitement au romantisme et leurs influences, qui se compénètrent, s'additionnent pour agir sur la société.

* * *

Les romantiques, après leur période traditionaliste, qui les tournait vers l'histoire, vers un moyen âge où ils satisfaisaient surtout leur goût de l'art pour l'art, demandent leurs inspirations à la société de leur temps,

reconnaissent ou pressentent les forces qui l'animent, vibrent de ses passions, expérimentent ses aspirations et tantôt suivent ses tendances, tantôt aident à les orienter.

La génération romantique de 1830, différente de celle de 1820, qui était élégiaque, est nettement mêlée à la vie et aux idées sociales du temps. Son attitude à l'égard de la Révolution de 1789 est faite de sympathie, comme en témoignèrent les *Souvenirs* de Charles Nodier, le *Quatre-Vingt-Treize* de Hugo, les *Girondins* de Lamartine, et la prédilection que les historiens romantiques, Michelet, Quinet, Louis Blanc, apporteront à écrire l'épopée révolutionnaire.

Pour les romantiques, il n'est pas douteux que toute leur époque procède de 1789 et ils n'hésitent pas à l'affirmer en public et devant les auditoires les plus modérés. Parlant du poète Lemercier, auquel il succédait à l'Académie, Hugo rappelait dans son discours de réception que l'auteur de la *Panhypocrisiade* était assidu dans les tribunes aux séances de la Convention et il disait: "Il se pencha sur la fournaise, pendant que la statue de l'avenir y bouillonnait encore et il y vit flamboyer et il y entendit rugir, comme la lave dans le cratère, les grands principes révolutionnaires, ce bronze dont sont faites, aujourd'hui, toutes les bases de nos idées, de nos libertés et de nos lois."

A l'égard du peuple révolutionnaire et de ses conducteurs socialistes, les sympathies des romantiques n'étaient pas moindres. Ouvriers et artistes étaient ligués contre les "bourgeois", considérés par les premiers comme des exploités, par les autres comme des bétotiens. Dans les romans ou les drames romantiques, l'homme du peuple est exalté aux dépens des gens des classes dirigeantes et le sentiment de révolte y gronde plus ou moins fort, y est toujours sous-jacent.

Pendant, les hommes de lettres, recherchés par la grande presse, qui a besoin de leur talent pour attirer et retenir les lecteurs, s'assagissent quelque peu et se font, bon gré mal gré, une place dans cette société bourgeoise qu'ils continuent pourtant à vitupérer et à tenter de rendre plus généreuse. Nous avons vu un Lamartine, un Hugo, se mêler à la vie politique, mais y concilier toujours leur sincère amour pour les peuples, leur profond désir de réformes avec le sentiment de l'ordre et l'horreur de la violence, aveugle et par là si exposée à l'injustice. Mais, parmi "les enfants perdus du romantisme", les exaltés, les bohèmes, beaucoup d'orateurs de clubs se recrutaient lançant des appels à la révolte et partageant toutes les passions populaires. La liberté de discussion et de presse facilitait leur action et ils en usaient jusqu'à l'abus.

Ainsi, l'aile gauche du romantisme, avec cette cohue d'inclassables qui gravite toujours autour des chefs et des écoles littéraires ou politiques, pouvait donner l'impression que les écrivains romantiques agissaient sur

le mouvement révolutionnaire beaucoup plus qu'ils ne l'ont fait en réalité. Il est incontestable, pourtant, qu'un auteur comme La Mennais, dont on a pu dire qu'il fut un "véritable énergumène du romantisme," a exercé une action presque physique sur ses lecteurs. Son style apocalyptique et messianique transportait les typographes qui composaient les *Paroles d'un Croyant* et les jetait hors de l'atelier avec, en mains, les épreuves toutes fraîches de ce pamphlet, qu'ils allaient lire dans les cafés du voisinage; des ouvriers, en écoutant ces exhortations enflammées, disaient qu'ils éprouvaient l'envie de prendre leur fusil et de descendre dans la rue!

C'est que le peuple absorbait avec avidité la parole des prédicateurs sociaux; il était réceptif aux mythes humanitaires, prêt aux grands sentiments et, par le truchement de ses chefs politiques et de ses orateurs populaires, la pensée des romantiques les plus paisibles pouvait parvenir jusqu'à lui et le pousser à l'action. On n'aurait pas de peine à trouver chez Ballanche, doux inspiré, des mythes humanitaires dont La Mennais s'est emparé et auxquels il a communiqué son accent brûlant. On croit alors à la Révolution et à ses bienfaits immédiats, non seulement dans le peuple, mais aussi dans la jeunesse intellectuelle qui, elle, lisait avec passion les romantiques et leur empruntait leurs états d'âme, si souvent en accord avec ses propres tendances et ses impulsions sociales.

* * *

Cette jeunesse romantique, on l'a vue sur les barricades de Juillet et dans les émeutes de 1848. En 1830, elle se dresse contre une monarchie qui rêve de coups d'Etat, de suppression des Chambres et de la Charte, de dictature. Paris tout entier se soulève quand paraissent les Ordonnances qui tentent de réaliser ces projets insensés. Quand la police veut dissiper les manifestations hostiles, arrêter les journalistes, briser les presses dans les imprimeries des journaux, on voit alors la jeunesse des écoles entrer dans la bataille.

L'Ecole Polytechnique, qui donna tant d'adeptes au saint-simonisme, avait déjà manifesté ses opinions républicaines en 1825, aux obsèques du Général Foy, en 1827 à celles de "l'éloquent Manuel". En 1830, l'Ecole est licenciée; des élèves, dont l'un était le futur colonel Charras, future victime du Deux-Décembre, sont arrêtés; c'en est trop et ces jeunes gens, fidèles à la devise de leur drapeau: "Pour la science, pour la Patrie, pour la Gloire," s'élancent au combat, dans ces "glorieuses" journées où l'on sentait que l'honneur de la France était en cause.

Sur toutes les barricades, on vit des polytechniciens, bicorne en tête et l'épée à la main, commander les insurgés, dont certains étaient curieusement équipés de morions, d'armures et de vieux mousquets pris au Musée de l'Armée, qu'on avait pillé comme s'il eût été un arsenal moderne. Des autres écoles, et sans uniformes, de nombreux jeunes gens étaient accourus,

suivant le penchant des étudiants français de toutes les époques, qui est de se rallier à l'opposition. En 1830, ce ralliement s'opérait au péril de leur vie, avec un esprit chevaleresque et un pittoresque d'attitudes tout romantiques.

La Révolution de 1848, si généreuse dans ses fins, la Commune de 1871, si patriotique dans ses origines, comptèrent ainsi beaucoup d'étudiants et d'intellectuels dans leurs rangs, enflammés par la croyance qu'on peut sauver le monde dans une révolte armée et par l'espoir de changements sociaux soudains.

Ces excès d'imagination paraissaient aux contemporains dériver de ceux de la littérature romantique. En 1830, toute la bourgeoisie considérait les poètes, les écrivains, les "Jeune-France" comme des révolutionnaires, bien que l'on pût voir les chefs des écoles socialistes ne cesser de les traiter de rétrogrades et de les exhorter à se convertir à leurs idées. En 1871, Monsieur Thiers, apprenant par John Lemoine que Silvestre de Sacy était resté l'adversaire des romantiques, s'écriait encore: "Ah! il a bien raison, Sacy, les romantiques, c'est la Commune."

Ce l'était, certes, par l'amour du costume et du costume pittoresque qui distinguait ses combattants. Jamais plus de galons, d'écharpes, de képis voyants, de buffletteries et d'ornements bizarres n'avaient paré soldats de barricades. Mais déjà, en 1848, Lamartine n'avait-il pas, pour écharpe de député, pris la grande ceinture rouge que lui avait donnée Graziella? Et Blanqui, fondateur et animateur indomptable de sociétés secrètes, agissant avec le mystère des conjurés d'*Hernani*, et Raspail, coeur généreux, orateur imaginaire, et Barbès à l'esprit chevaleresque,—que Proudhon surnommait le Bayard de la démocratie,—avaient, eux aussi, par le ton de leurs paroles, par je ne sais quoi d'un peu théâtral dans leur action, par l'idéalisme de toute leur conduite, apporté plus ou moins de romantisme dans leur vie et dans leur propagande de révolutionnaires.

Du romantisme, il y en avait aussi dans le décor même des révolutions du XIXe siècle, dans les barricades, dans les rues étroites du vieux Paris, que les *Misérables* décriront si curieusement et dont Méryon et Gustave Doré montreront tout le pittoresque. Il y en avait dans toute cette vieille capitale populaire, "où tout, jusqu'à l'horreur, tourne à l'enchantement", suivant le vers baudelairien. Les costumes, les attitudes, les combats révolutionnaires se coloraient de romantisme, non moins que les rêves qui planaient dans les esprits et il devait appartenir à un grand romantique comme Delacroix d'en laisser un tableau à la fois réaliste et symbolique.

* * *

Un certain esprit révolutionnaire, (je veux dire, certains aspects extérieurs de l'esprit révolutionnaire, certain coloris, certains élans sentimentaux de ses manifestations) a eu partie liée avec le romantisme. Ils ont atteint

ensemble leur apogée, en 1830; ils ont été ensemble frappés par les événements politiques et sociaux en 1848 et ensemble encore, ils ont décliné et fait place à d'autres modes intellectuelles, à d'autres attitudes sociales, à d'autres méthodes de révolution.

Après 1848, et plus encore après 1871, on vit la littérature devenir objective et réaliste, l'imagination et le lyrisme s'y réduire au profit de l'observation, du raisonnement et même de la science. D'autre part, le socialisme sentimental a déçu le peuple et il est l'objet des railleries des nouveaux théoriciens qui prétendent lui substituer des doctrines "scientifiques". En même temps, la révolution, en tant que méthode d'émancipation sociale, apparaît comme inefficace et dangereuse; les écoles socialistes de la fin du XIXe siècle la remplacent par des systèmes réformistes, moins favorables à l'éloquence, aux appels sentimentaux, mais plus techniques et plus opérants.

Il va sans dire que le courant romantique n'est point tari, ni dans les lettres, ni dans le mouvement social et que, semblable à celui de la fontaine Aréthuse, il ressurgit parfois. Or, il est assurément curieux de constater que c'est précisément pendant les années où, en France, florissait le mouvement symboliste, réaction romantique, malgré qu'il en eût, contre le Parnasse, qu'on vit reparaître pour un temps les méthodes révolutionnaires imitées des sociétés secrètes à la Blanqui ou se produire des grèves plus dramatiques que réellement fructueuses.

Je n'en tire aucune conclusion sur la parenté du romantisme et de la révolution. Il faut reconnaître que le mouvement social se colore, à chaque époque, des sentiments répandus dans le public par les écrivains, qu'il emprunte parfois à leurs oeuvres célèbres son vocabulaire, ses attitudes et même quelques idées bien formulées; en ce sens, le romantisme a, sans contester, apporté son tribut à l'esprit révolutionnaire, comme il l'a apporté à l'esprit religieux et même, par le saint-simonisme, à la conquête coloniale ou aux progrès industriels.

Mais il faut, de même, se bien persuader que les révolutions sont des phénomènes complexes et en grande partie "déterminés" par un enchaînement de faits qui pouvait faire dire à Hugo, à propos de 1830, que "la société française s'engloutissait dans la révolution comme le Niagara dans sa chute" (*Post-scriptum de ma vie*, p. 159). A cet égard, rien n'est plus absurde que d'expliquer 1789 par Jean-Jacques, 1830 ou la Commune par le romantisme. Ceux qui, de nos jours, ont repoussé en bloc la Révolution Française ou blasphémé le romantisme ont simplement prouvé l'étroitesse de leur esprit et qu'ils n'ont rien compris à deux prodigieux événements qui,—abstraction faite des outrances de l'un et des sanglants excès de l'autre—, comptent parmi les éléments les plus certains et les plus éclatants de la grandeur française.